

ENRIQUE MOLINA, OLGA OROZCO

Deux poètes argentins

présentés par Pierre Rivas

Enrique Molina (1910-1996) et Olga Orozco (1920-1999) appartiennent tous deux à la « génération de quarante », celle d'une poésie argentine où dominent la veine élégiaque et nostalgique, une atmosphère de rêve et d'irréalité, la puissance d'évocation du souvenir et une forte présence de la mort. Tous deux ont lu Milosz au départ et, chez tous deux, la poésie s'infléchit au début des années cinquante, avec le renouveau surréaliste qui, de ses débuts balbutiants et tôt interrompus en 1928, renaît dans ces années-là, avec la publication par Molina de la revue *A partir de cero* (dont trois numéros paraissent entre 1952 et 1954). Renouveau de la rupture, mais aussi reprise de la tradition, celle de Rubén Darío, le « libertador » de la poésie de langue espagnole à la fin du XIX^e siècle, dans sa double polarité : ferveur et désenchantement, mémoire et abandon, illumination et désillusion, utopie du vaste monde sillonné sous les tropiques et désarroi dans un monde orphelin d'autres mondes.

La marque incandescente du surréalisme, l'exaltation de l'amour unique, la « haute marée » d'une écriture poétique torrentielle, « l'orgueil spatial » du marin de métier qu'a été Molina culminent dans *Amants antipodes* (1961) où se nouent les contraires extrêmes, ferveur et affliction, réalité magique du monde et irréalité d'une existence surnaturelle.

C'est cette surnaturelle irréalité de l'existence qui domine chez Olga Orozco, dans une tonalité moins véhémence, plus élégiaque, en de longues plaintes traversées de nostalgie dans un haut langage cérémoniel. Monde de pressentiments, de prédictions, de signes inquiétants, qui traduisent une sorte d'envers du monde sensible, et comme un rêve « étrange et familier ». Où la mort, le temps, la destruction, la mémoire des êtres chers qui ne sont plus et nous entourent, où la détresse et l'abandon tissent une « autobiographie des profondeurs », creusant un arrière-fond du monde, à l'opposé de « l'éclat nomade » du monde de Molina.

Ainsi, chez le premier, se déploie véhémence « tantalique » et métaphorique, parole panique ; la seconde dit sa plainte murmurée sourdement. Au feu qui consume répond la flamme qui palpite. À la liberté des mers et à l'énumération émerveillée du monde s'oppose la mémoire confuse et enfouie, ainsi que sa remémoration anxieuse et intime, creusement de « l'espace du dedans ». Au pouvoir germinatif de la parole, manifesté chez Enrique Molina qui traduisit Rimbaud et André Breton, s'oppose, chez Olga Orozco, une quête régressive du langage vers l'enfance perdue.

Ce qui s'écrit alors c'est, chez Molina, une poésie de l'errance, des tropiques luxuriants et d'une jungle paradisiaque célébrée avec une violence cosmique. Chez Olga Orozco, c'est une poésie de l'enracinement, celle d'une maison hantée par des voix d'outre-tombe, riche de paradis perdus, de frayeurs ancestrales et d'une angoisse diffuse et prémonitoire.

Pierre Rivas